
Noctambules

A partir d'une œuvre de Hopper



Mais qu'est-ce que je fais là, dans ce café sinistre, passé minuit ? Il faut vraiment que j'ai besoin d'argent pour accepter ce genre de mission, digne du pire des détectives privés : surveiller une femme que son mari soupçonne d'adultère !

Ce n'est pas parce qu'elle accepte de boire un verre avec un homme, qu'elle finira obligatoirement dans son lit ! Les hommes ont des préjugés. Surtout vis-à-vis des femmes, en général. Et encore plus envers la leur.

Pour l'instant, elle a l'air plutôt sage, la belle rousse. Elle paraît triste. J'aimerais bien savoir à quoi elle pense.

Peut-être que son mari, celui qui me paye si grassement, ne sait pas l'aimer correctement ? Depuis combien de temps sont-ils mariés, déjà ? Il me l'a dit, en m'apportant les infos et l'acompte en espèces que j'avais exigé. Quinze ? Dix-sept ans ? Je ne me souviens plus exactement. Mais il a dû relâcher ses efforts. Considérer qu'elle lui était acquise. Oublier le bouquet de fleurs, les petites attentions, le post-it sur la porte du frigo avec un cœur bien ringard. Il a éteint son regard. Plus de lumière quand il la regarde. S'il la regarde encore ! Alors, forcément, la belle rousse, elle s'étirole. Plus de lumière, plus de chaleur.

Elle ne suscite plus son désir, comme au début de leur rencontre. Juste un acte rapide, parfois, quand il y pense, quand il a une envie. Un acte insipide, bâclé.

Plus de grasse matinée, le dimanche, avec café et miettes de croissant dans le lit. Plus de fous-rires devant la grimace d'une enfant. Plus d'expos à découvrir, bras dessus, bras dessous.

Alors, la belle rousse sort le soir. Elle recherche de la compagnie avec légèreté. Elle a juste envie de sentir le regard des hommes sur ses hanches, sur son corps. Cela lui suffit. Elle boit un verre avec son compagnon de rencontre. Echange parfois quelques mots, mais cela ne va jamais plus loin.

Et quand je raconte ça à mon client, il ne veut pas me croire ! Il est persuadé que je ne lui dis pas tout.

Qu'est-ce qu'on peut être bêtes, nous les hommes, de ne pas faire confiance aux femmes.....

C'est vrai, si j'avais été plus attentif avec Rose..... Ma Rose... Ma femme... La plus belle...

Quand je l'ai rencontrée... Je me souviens de cette soirée... Une apparition dans ce restaurant bon marché où je déjeunais avec des collègues.

Elle est entrée, a fermé son parapluie et le monde s'est arrêté de tourner pour moi. Il n'y avait plus qu'elle. Même l'odeur subtile de son parfum venait me chatouiller délicatement les narines. Sa robe rouge illuminait cette banale salle et lui donnait un rayonnement magique.

Je ne pouvais plus rien avaler. Je n'écoutais plus le discours de mes collègues. J'étais loin. Ailleurs. Avec elle. Sur une île paradisiaque. Tous les deux. Amoureux. Elle ne le savait pas encore, mais nous allions vivre une belle et longue histoire... Enfin, on aurait pu... Si je ne m'étais pas comporté comme un con...

Il faut que j'arrête de me faire du mal ! Je surveille la belle rousse et je suis payé pour ça. Qu'est-ce que je vais encore raconter à son mari ? De toute façon, il ne me croit pas. Pourtant, ce soir, comme à chaque fois qu'elle sort de chez elle, elle ne fait absolument rien de répréhensible. Elle se balade, parfois elle se laisse accoster, parfois, c'est elle qui propose un verre à un inconnu. Cela doit venir de la façon dont il la regarde. Cela l'inspire, lui donne un peu d'audace.

Alors, elle emmène l'inconnu dans un bar, offre ou se fait offrir un verre. Parfois, ils discutent. Parfois, non. Elle peut rester longtemps, comme ça, sans parler.

Je sens souvent l'inconnu désespéré, décontenancé par l'attitude de la femme. Il avait dû imaginer autre chose. Quelque chose de charnel, chaud, sexuel. Et il se rend vite compte que ce n'est pas ce qu'elle veut. Elle a juste besoin que des regards s'allument sur son passage.

Comment vais-je pouvoir faire comprendre ça à mon client ? C'est qu'il en veut pour son argent ! Et je ne lui rapporte pas l'info qu'il attend, qu'il espère et redoute, tout à la fois.

Ah ! Pas facile le métier de détective privé !

« Comment ? Désolé, je ne vous écoutais pas.

- Je vous demandais si vous désiriez boire autre chose ?

- Oh oui, merci. Une liqueur bien forte pour récupérer mes esprits.

- Vous avez des ennuis, Monsieur ?

- Pas du tout, je vagabonde de pensées en souvenirs, de réflexion en.....

- C'est souvent ce que font les gens qui viennent s'accouder à mon comptoir. Tenez votre liqueur, Monsieur.

- Vous voyez passer beaucoup de monde, chez vous ?

- Pas beaucoup. J'ouvre assez tard le soir, je reste ouvert la nuit. Il n'y a que les noctambules qui fréquentent mon café. Pas les fêtards ! Les noctambules silencieux, discrets.

- Comme le couple en face de moi ?

- Oui, comme eux. Ils sont rentrés, m'ont commandé une boisson, il a allumé une cigarette et n'ont pas échangé plus de deux mots. On ne peut pas dire qu'ils soient tristes. Ils sont justes silencieux.

- Peut-être aussi, enfermés chacun dans sa solitude ?

- Oui, peut-être. Je n'ai pas l'impression que ce soit un couple, un vrai. Ils ne se connaissent pas. Boivent un verre ensemble, et encore, ensemble est un bien grand mot. Et repartiront chacun de leur côté.

- Je n'imaginai pas que le métier de barman révélait de si grandes qualités d'observation et de psychologie ! Bravo, vous avez vu juste !

- Mais comment le savez-vous ?

- Je le sais, c'est tout ».

La belle rousse appelle doucement le serveur. Elle veut payer les boissons. Elle règle, enfile sa veste, quitte le bar et disparaît dans la nuit. Je devrais la suivre. Aller au bout de ma mission. La suivre... Oui, mais... Je sais déjà que, comme à chaque fois, elle va retourner chez elle, tranquillement, en se promenant, en faisant des détours. Sagement, elle va ouvrir la porte de l'immeuble, appeler l'ascenseur et, enfin, retrouver le mari éteint et soupçonneux qui l'attend.

Alors, ce soir, j'arrête la filature. Je sais qu'elle va rentrer. Il faut bien qu'au moins un homme sur cette terre lui fasse confiance !

Quelle heure peut-il bien être ? J'en suis à mon quatrième Bourbon. Cinquième ? Quatrième ? Finalement je me sens bien ici. C'est propre. Le serveur est sympa. Et... Quelle déesse cette femme au bar ! J'ai toujours aimé les rousses. D'ailleurs comment s'appelle cette jeune actrice si pétillante ?... Lola... Lolita... Non. Rita ! Pas mal en brune déjà. Mais quand elle a adopté le blond vénitien ! Elle crève l'écran. Bon sang, c'est inouï ce couple immobile à deux mètres de moi... Immobile et muet... Des statues de sel. On leur a jeté un sort ou quoi ? Il a commandé les cafés et ensuite silence radio. Ces deux-là, c'est cuit. Fin de l'histoire. Je parie qu'il va lui laisser régler les cafés. Une Beauté pareille ! Que fait-elle avec ce goujat qui l'ignore ? Ça me révolte, tiens. Si je ne me retenais pas j'irais lui casser la gueule !

Calme-toi Roger, calme-toi. Lui me fixe maintenant. Aurais-je parlé ? Rooo j'ai besoin d'un autre verre. Je me sens nerveux. Il ne faut pas. L'ambiance a changé on dirait. Électrique. Toxique. Oui. Un autre whisky. Tout va bien Roger. La chevelure de cette fille ! Auburn. Comme celle de ma mère.

J'adorais brosser ses cheveux. C'était notre parenthèse secrète. Quand mon père s'absentait. Je la revois son sourire mutin ses lèvres ourlées. Et son rire ! Une cascade de promesses. J'entends sa douce requête « Brosse encore mon Grand. Tu ne me fais pas mal. Mon Roger si délicat avec sa maman... Un petit agneau tout frisé. Oh mais il faut discipliner cette tignasse à coups de bisous ! ». Et nous inversions les rôles. Elle prenait la brosse. Quand je gigotais, elle me chatouillait la nuque. Nos deux rires s'emmêlaient dans la douceur du soir. Temps suspendu. Lors de cette berceuse nous oublions tout. Qu'une porte allait claquer. Que notre quiétude s'interromprait d'un coup d'un seul.

Nous prenions de l'avance sur la violence omniprésente lorsque mon père rentrait de son travail. Aussi soûl qu'elle était lucide. Aussi brute qu'elle était douce. Je me disais qu'un jour il nous tuerait et que nos âmes si tendres rejoindraient enfin les Cieux, havre de paix.

« Monsieur... Monsieur ! Nous allons fermer.

- Que me voulez-vous ?
- Il est deux heures on ferme. Je dois vous présenter la note.
- Oh... J'ai dormi, c'est ça ?
- Vous vous êtes assoupi.
- Où sont-ils ?
- Pardon Monsieur ?

- Le couple au bar. Il y avait bien des amoureux... Enfin... Un homme et une femme là en face de moi...
- Absolument. Ils sont partis il y a environ vingt minutes.
- Ce sont des habitués ?
- Ils passent de temps en temps.
- Ils sont mariés ?
- Je l'ignore. Je dois vous encaisser Monsieur. On boucle.
- Mais ce n'est pas possible.
- Si, c'est l'heure.
- Non, vous n'avez pas saisi. Cette créature rousse...
- Belle femme, je vous l'accorde. Mais... Ne pleurez pas, Monsieur...
- Je... Je suis confus. Je n'ai pas l'habitude de... Tenez. Gardez la monnaie.
- Merci. C'est généreux de votre part.
- Attendez. Je peux rester assis encore quelques minutes ?
- Prenez votre temps.
- Merci. Je crois que j'ai un peu trop bu.
- Vous allez pouvoir rentrer ? Vous habitez le quartier ?
- Oui, oui. Enfin non. J'habitais ici lorsque j'étais enfant.
- Voulez-vous que j'appelle un taxi ?
- Non. Je vais marcher. J'ai déjà trop abusé de votre gentillesse.
- On est pas des robots. Je peux vous questionner à mon tour ?
- Je vous en prie.
- J'ai l'impression de vous avoir déjà vu quelque part.
- Dans la Presse peut-être. Je suis scénariste.
- Vous êtes venu ici chercher l'inspiration ?
- Non. Noyer un vieux chagrin. Et revoir mon père. Huit ans que je n'ai plus de nouvelles.
- Ah la famille ! On y revient toujours.
- Je... Il se trouve qu'il est mort.
- Oups, pardonnez-moi. Mes condoléances. Mais alors... Vos larmes à l'instant...
- Vous connaissez l'actrice Rita Hayworth ?
- De nom, Monsieur. Moi, le cinéma, j'ai pas trop le temps vous comprenez.
- Pas le temps. Bien sûr. Pourtant rappelez-vous bien ce nom. Un jour, elle sera la Reine.
- La Reine ? Je ne comprends... La Reine de quel pays ?
- Le Trésor du Monde. Souvenez-vous en.
- Très bien, Monsieur, c'est noté. Bonne nuit et... Courage !
- Merci. Et vous prenez soin de votre famille. C'est précieux ».

A peine ai-je entendu la porte du bar se refermer dans mon dos que, saisi par le froid et les relents d'alcool, je sanglote. Mes larmes m'aveuglent. Je suis revenu visiter celui qui onze années plus tôt a tué ma mère. Celui qui purgeait sa peine et à qui, je ne sais pourquoi, j'ai ressenti l'impérieux besoin d'accorder mon pardon. Le salaud ne m'a pas attendu. Il s'est pendu dans sa cellule il y a deux ans. Plus de mère, point de pardon...

Demain je reprends l'avion direction le Ciel et ses anges. Y feuilleter un magazine. M'arrêter temps suspendu sur une photo de Rita Hayworth dont les boucles dorées réveilleront en moi le parfum nocif de mon enfance à jamais révolue.

Ce soir-là, j'étais en train de laver les verres lorsque le type est entré. Je m'en souviens bien car les verres, c'est toujours ce que je lave en dernier, une fois que la vaisselle grasse est finie et que je peux changer l'eau, rien que pour eux. En principe je fais ça une demi-heure avant la fermeture. Cette nuit-là, il n'y avait plus que Rita et son nouveau mec au comptoir. Pour une fois, elle s'affichait avec un Jules qui n'avait pas l'air trop paumé. Il n'était pas franchement sympathique mais portait plutôt beau. J'espérais seulement que ce n'était pas un mac qui l'avait repérée et qui essayait de l'amadouer avant de la mettre sur le trottoir. Rita, c'est comme une sœur pour moi, on se connaît depuis qu'on est môme, on a grandi ensemble dans ce quartier de Greenwich Village. Mais comme je sais qu'elle n'a pas souvent la main heureuse pour se dégoter un amant, je garde toujours un œil sur elle.

Bref, la nuit était bien avancée et je m'apprêtais à fermer boutique quand le type est rentré. Jamais vu dans le quartier et encore moins au Phillies.

« Bonsoir, vous désirez ? »

- Bonsoir, une pression, s'il vous plaît ».

L'inconnu avait l'air clean. Visiblement, malgré l'heure tardive, il ne faisait pas la tournée des bars.

« Tenez, lui dis-je, en déposant son verre sur un sous-bock.

- Je vous dois ? »

- Soixante-dix cents ».

Il a fouillé un instant dans sa poche, m'a tendu la monnaie et puis après, grand silence. Manifestement, il n'était pas rentré pour discuter. Moi j'étais fatigué, Rita regardait ses ongles et ne trouvait plus rien à dire, son mec semblait perdu dans ses pensées. Je me suis donc remis à ma plonge. On n'entendait que le clapotis des verres immergés et le son mat qu'ils produisaient lorsque je les reposais sur l'égouttoir. Cependant, tout en procédant à mes gestes machinaux, je voyais bien que le type nous observait profondément, intensément, comme s'il voulait fixer en lui les moindres détails du lieu. A un moment, il a même sorti un calepin et il s'est mis à griffonner. Sur le coup, j'ai pensé que c'était un de ces écrivains qui proposaient leurs nouvelles dans le Scribner's magazine mais, à bien le regarder, j'ai fini par comprendre qu'il dessinait. De temps en temps, il nous examinait en douce par-dessous son chapeau, puis il se replongeait dans son croquis.

Ça a duré un bon moment, puis il a arraché la page, l'a froissée et l'a déposée dans le cendrier à sa gauche. Ensuite, il a de nouveau fouillé dans sa poche, a sélectionné quelques pièces pour le pourboire et puis il est sorti, après nous avoir salués.

Lorsqu'enfin je me suis retrouvé seul, juste avant d'éteindre les lampes, j'ai défroissé le papier qui gisait au milieu des mégots. C'était bien un croquis du bar, avec nous quatre. Vu la perspective, le type avait dû le commencer dans la rue, puis était rentré pour le figoler. Pourquoi alors l'avoir abandonné ?



Ce n'est que beaucoup plus tard, au soir de ma vie, qu'un jour j'ai aperçu une affiche annonçant une rétrospective d'un certain Hopper. C'était la même scène mais avec plein de couleurs. Ça m'a fait tout drôle d'être immortalisé de la sorte. Dommage que Rita soit morte : elle aurait adoré être célèbre.

Une inquiétude mal fondée

Par Colette Sicard

Ai-je bien fait de choisir ce café pour me débarrasser des idées plutôt sombres qui sont les miennes en ce moment ? J'arrive dans cette rue aux lumières quasi inexistantes et dans ce café à peine éclairé lui aussi. Même l'immeuble d'en face présente peu de fenêtres allumées. Pas de passant dans la rue non plus. Voyons voir, il est quelle heure ? Ah ! oui, il est plus tard que je ne pensais, déjà 23h passées. Tant pis, entrons quand même !

Nous ne sommes que quatre, en comptant le barman. Le couple qui lui fait face a l'air sympa. Il écoute le barman parti dans un discours sur la confection des biscuits apéritifs qu'il fabrique lui-même, car ceci intéresse la dame qui lui pose un tas de questions. Et à entendre les détails des réponses, l'eau nous vient à la bouche ; les repas dans ce resto ne doivent pas être décevants !

Mais le compagnon de la dame ne se contente pas d'écouter, lui aussi pense avoir sa recette. Il lève un doigt. Le barman le gratifie alors d'un « vas-y mon gars ! ». Il se lance donc dans une description de sa propre recette, recette plutôt hilarante. Jugez-en...

Dans sa recette, les œufs ne sont pas des œufs de poule mais des œufs de tortue, le sucre n'est pas celui habituel mais des piécettes de monnaie de l'Equateur, la farine n'est pas celle du blé mais celle du plâtre, les grains de raisin seront remplacés par des grains de chapelet. Et j'en oublie. Une dernière : son gâteau ne cuira pas dans un four de cuisinière, mais dans un four à chaux !

Inutile de dire que tous les quatre nous sommes pliés de rire. Ceci ayant eu un effet heureux sur ma déprime, je les quitte en les remerciant pour ce bon moment passé en leur compagnie. Et je pense déjà à la nuit reposante que je vais certainement passer avant le travail qui m'attend. Car je dois préparer la liste de ce qui me sera utile pour ma cure, cure dans un village ardéchois que je ne connais pas encore.

Et oui, jusque-là j'allais dans les Landes, mais d'une part le voyage me devenait trop pénible, d'autre part le cuisinier de la pension ayant changé, la cuisine du nouveau se trouvait trop pimentée pour moi, cela me causait de gros ennuis digestifs. C'est dommage car je m'y étais fait de nombreux amis, amis avec lesquels les relations par mail ou téléphone continuent heureusement. Et lorsque nos lieux de vie ne sont pas trop éloignés, ce sont parfois d'agréables relations physiques.

Je ne m'étais pas trompé, j'ai passé une nuit magnifique dans ce café ; je me retrouve frais et dispos. Ainsi j'attaque cette fameuse liste de ce qui me sera nécessaire pour la cure. C'est qu'il faut que je me méfie, les années aidant, il m'arrive maintenant d'oublier des choses, très souvent même.

Mais pour l'instant je n'ai pas oublié cette belle soirée passée hier dans ce café. Ni les paroles échangées avec le barman :

« Merci monsieur pour votre accueil, je me suis régalé avec vos petits biscuits et votre vin. Je reviendrai avec plaisir. Et mon plaisir sera double si je rencontre à nouveau une clientèle aussi agréable que ce soir.

- Merci monsieur pour vos compliments. Et je puis d'ores et déjà vous dire que vous avez de grandes chances de revoir mes amis car, vous l'aurez sans doute compris, ce ne sont pas que de simples clients. Au fil du temps, ils sont vite devenus mes amis.

- C'est que j'avais cru comprendre !

- Et oui, à force d'entendre ces amis charmants, elle avec très souvent ses judicieux conseils, lui avec ses envies constantes d'enjoliver les choses. Comment leur résister ?

- D'où vos rencontres fréquentes j'imagine ?

- Et oui ! Que ce soit pour un anniversaire, pour eux personnellement ou pour leur famille, aucune fête à souhaiter ne se fait ailleurs que dans mes murs.

- A leurs sourires et mouvements de tête approbateurs en vous entendant, je vois que madame et monsieur partagent vos dires. C'est encourageant. Mais il se fait tard, je dois vous quitter, il me faut rentrer.

- Je vous souhaite donc une bonne nuit. Et au plaisir de vous revoir un de ces prochains jours peut-être ?

- Alors là, vous pouvez en être sûr ! Avoir déniché un si agréable endroit pour passer un bon moment et y goûter des choses agréablement préparées, j'en suis sûr. Comment penser à chercher ailleurs pour la prochaine fête à souhaiter ? Au revoir messieurs-dames. Et à très bientôt monsieur ».

Je ne sais pas pourquoi je suis là. J'étais juste sorti prendre l'air et voilà que je me retrouve attablé devant un verre dans un bar. Je ne sais toujours pas comment me sortir de la situation qui me préoccupe. Cette sortie nocturne sensée me donner les clés ne m'a apporté aucune réponse jusqu'à présent. Je tourne en rond dans ma tête, et je n'arrive pas à trouver LA solution à mon souci.

J'ai beau l'aborder sous tous les angles, j'en reviens toujours au même. Bien sûr que je l'aime, c'est mon frère après tout, et pourtant je dois trouver comment faire en sorte qu'il soit bien, et qu'en même temps je puisse continuer de vivre, sereinement, sans me poser toutes les questions qui m'assaillent.

Cela fait si longtemps que je m'occupe de lui, il ne comprendrait pas que je l'abandonne dans une institution, et puis du reste, il faudrait déjà qu'il y ait une place pour lui. Autant dire que ce serait courir après ce qui n'existe pas, ou du moins pas dans l'immédiat.

Pourtant, je dois trouver une solution rapide à notre cohabitation qui commence à devenir houleuse. Je n'ai pas envie qu'elle dégénère, et encore moins qu'il en vienne à des extrémités que je n'ose imaginer.

Il doit pouvoir avancer dans sa vie, chaotique certes, mais c'est sa vie, et moi je dois pouvoir faire la mienne.

Ce n'est pas l'argent qui me tracasse le plus, de ce côté-là, ça va. J'ai une très bonne situation, et j'arrive à nous faire vivre aisément tous les deux. J'ai même pensé lui acheter une maison, et puis lui payer une aide à domicile qui viendrait tous les jours voir si tout va bien, s'il prend son traitement. Je sais qu'il peut s'occuper de lui, vivre seul. Il me suffirait de prendre ce logement, de l'installer et de le laisser se débrouiller. Evidemment, je ne serai jamais tranquille, jamais apaisé, et les questions seraient sûrement différentes, mais tout aussi présentes, non, non.... C'est toujours pareil, je tourne en rond.

D'autant que lui, il ne veut rien de tout cela !!! Rien que de lui en parler le plonge dans des abysses dont il ne sort qu'au bout de quelques jours. J'ai même l'impression que cela accentue sa maladie, et je n'en parle plus. Je reste avec mes questionnements, et ça commence à faire beaucoup trop pour moi.

J'ai l'impression d'être enfermé dans mes propres pensées, et quand j'y pense, c'est sûrement ce que lui vit au quotidien.

Petits déjà, c'est moi qui prenais soin de lui. Ma mère, ne comprenant pas toujours ce qu'il vivait, avait tendance à être méchante avec lui. Cette femme si

douce en devenait horrible. Surtout lorsqu'il était en crise. Elle ne comprenait pas qu'il puisse rester des jours au lit, ne pas en sortir, et être plongé dans ses intimes pensées. Il s'ensuivait des scènes terribles dans lesquelles je devais intervenir pour calmer l'un et l'autre. Au milieu de tout ce chaos, j'ai quand même réussi la prouesse de faire les deux... et d'étudier. J'ignore encore comment j'ai pu faire tout cela, ni où j'ai puisé tant de forces. Sûrement en m'oubliant et en les laissant me prendre tout mon espace vital.

C'était sa maladie. Moi, à l'époque je n'en savais rien, mais je pressentais déjà que ce frère que j'aimais plus que tout, serait une joie, mais aussi un fardeau. Je l'assumais déjà, et je faisais rempart entre lui et maman.

Il faut dire qu'elle travaillait beaucoup maman pour subvenir à nos besoins. Accumulant des heures et des heures de travail, je comprends maintenant comment elle pouvait être excédée par ce fils qui n'était pas celui qu'elle attendait, qu'elle souhaitait, et pourtant qu'elle devait aimer malgré tout.

Enchaînant parfois deux boulots, elle ne ménageait pas sa peine. Dans les rares moments où nous étions tous au calme, nous ressemblions à une famille « normale ». Maman se laissait aller, et mon frère et moi nous riions à ses blagues. Paradoxalement, elle était drôle maman. Drôle ; et douce aussi. Sauf dans les moments difficiles. Elle semblait perdre ses moyens, et devenir une autre femme. Une femme que je ne reconnaissais pas. C'était sûrement son moyen d'échapper à cette vie qu'elle n'attendait pas. Une vie dans laquelle elle serait obligée d'élever, seule, deux enfants, dont un mal-adapté, et porteur d'une maladie qu'on cernait mal à l'époque.

Elle aussi devait se poser les mêmes questions que moi... Elle aussi ne trouvait aucune réponse qui la satisfaisait. L'idée de partir en sachant qu'elle laisserait ses fils livrés à eux-mêmes, ne devait pas être une option qui irradiait sa vie.

A présent je comprends mieux comment elle pouvait changer du tout au tout. Je le vis moi-même et c'est même pour cette raison que je suis dehors ce soir.

« Vous me semblez bien soucieux ? Puis-je me joindre à vous ?

- Bien sûr, mais je crains de ne pas être de très bonne compagnie ce soir, ni les autres soirs, et peut-être même les jours entiers...

- Et bien, vu sous cet angle, c'est encore pire que ce que j'imaginai en vous regardant de loin. Je ne sais pas si je dois rester ou vous laisser.

- Non, non, restez. Un peu de compagnie ne me fera pas de mal, en effet.

- D'accord. Mais d'abord, si vous me disiez ce qui vous préoccupe à ce point, à moins que ce ne soit trop personnel et que vous n'ayez pas envie d'en parler ».

C'est ainsi que j'ai fait la connaissance d'Eléonore.

J'appris ce soir-là qu'elle n'était pas du tout la compagne de l'homme qui était à ses côtés au bar, et qu'elle était là par hasard elle aussi. Poussée par ses propres questionnements sur sa vie.

Petit à petit, j'ai entamé avec elle une relation tout à fait sympathique. Cela m'a permis d'échapper à ma vie conditionnée et d'alléger le poids de mes pensées.

Mon frère n'était plus le centre de ma vie, et pour une fois, j'allais vivre pour moi. Bien évidemment, j'ai dû m'adapter, et lui aussi, à cette nouvelle vie. Tout s'enchaîne plus naturellement. J'ai cessé de tourner en rond, même si les questions sont toujours présentes. Je n'ai pas résolu le problème qui m'a poussé à sortir cette nuit-là.

J'ai juste réussi à vivre avec, et commencer à croire en moi.

Encore une heure. Et c'est ma fin de journée, ce n'est pas trop tôt. Ils n'ont pas l'air pressé ces trois-là. Il est déjà deux heures du matin et j'ai bien quarante minutes avant de me retrouver à la maison. Tiens, une belle rousse, comme ma Nancy ! Je suis sûr qu'ils sont amants ces deux-là. Pas l'impression que ce soit un couple de jeunes mariés.

« Qu'est-ce que je vous sers, Monsieur, Dame ?

- Un café bien serré pour moi, répond la jolie rousse.

- Un whisky et des glaçons, s'il vous plaît...

- Je vous prépare tout ça ».

Ils ne sont pas bavards en plus, mais grande classe... Ils viennent sûrement du "The Red Stone", l'Hôtel chic au coin de la rue. Demain, j'emmène Nancy au bord de L'Hudson. C'est dimanche, tous deux nous ne travaillons pas. Il devrait faire beau...

« 11 dollars, s'il vous plaît ».

L'homme au chapeau près de la rousse sort deux billets et paye le barman. On entend le percolateur lancé par le serveur. L'homme récupère la monnaie, il semble soucieux, pensif... « Elle fera l'affaire, j'en suis sûr... Elle ne dit rien. Elle a l'air convaincante en tout cas. Quel âge déjà ? Trente-cinq, trente-six ? C'est ce qu'elle m'a annoncé tout à l'heure au restaurant. Elle aurait même travaillé avec John Ford. Et elle habite en ce moment chez des amis, à Manhattan, non loin du studio. Son prénom ? Maureen. Pas mal ce whisky, je ne le connais pas, tiens... ».

L'homme de l'autre côté du bar vient de payer à son tour. Il tend un billet au garçon. Ce dernier lui rend la monnaie en esquissant un sourire. « Il est près de deux heures quinze déjà ! Je suis crevé, je vais rentrer au "Red Stone" maintenant. Je retrouve Alex aux aurores demain matin et nous filons avec sa Chevrolet dans le New Jersey, à New York, c'est ça ? L'entreprise Ford a envoyé son plan. Il est sur le bureau dans la chambre de l'hôtel ». Il saisit sa veste, son journal et quitte le lieu.

« Messieurs, Dame !

- Bonne nuit... ».

La jeune femme aux yeux verts semble fatiguée, elle aussi. Il s'agit de Maureen FitzSimons, bientôt Maureen O'Hara. Elle semble perdue dans ses pensées. « Demain, je dois rencontrer Erich Pommer pour la signature d'un contrat. Plutôt sympathique ce Charles... Bon choix de restaurant, un Chinois, j'adore... Je lui ai même parlé de l'Abbey Theater de Dublin ».

Charles se lève à son tour, lui sourit et dit doucement : « Vous devez être exténuée. Vous retrouvez Erich demain à dix heures. Je vous raccompagne à Manhattan ». Il lui tend son manteau avec courtoisie. Ils quittent ce bar sous le regard soulagé, un tantinet sceptique, du barman.

« Mais qu'est-ce que je fous ici ? Comment puis-je me retrouver dans ce bar avec ce type ? C'est quoi son prénom ? Ah ! Je me souviens déjà plus... ça ne m'étonne pas. Dans un sens, cette situation me fait rire mais un peu jaune. Bon, cool. Tout ça, c'est pas dramatique. Réfléchis calmement pour t'en sortir sans drame.

Résumons : tu étais sur un site de rencontres, un dimanche soir. Tu échangeais quelques propos anodins avec l'un ou l'autre et puis, tu ne sais pas pourquoi - il faudra d'ailleurs que tu y réfléchisses – la conversation s'est poursuivie avec, euh, comment déjà ? Ah oui, Marc ! Qu'est-ce qui a bien pu t'attirer ? De quoi parlait-il ? Et puis, il a proposé de se retrouver pour boire un verre et j'ai accepté.

Et je suis là, dans ce bar où règne un silence de mort, interrompu seulement par les bruits de vaisselle du barman. Pas de musique non plus, il y a bien un jukebox de l'autre côté du comptoir mais comme je ne veux pas m'éterniser, je n'irai pas y choisir un disque.

Ce silence, cette ambiance me paralyse. Je suis un bloc de béton. Puis-je encore commander à mes pieds, à mes bras ? Justement, il a rapproché sa main de la mienne. Allez, ma main, recule discrètement ! Il fume et je devrais laver ma robe demain, car elle va garder cette odeur.

Et oui, ce soir, j'ai mis cette robe rouge que je n'avais pas portée depuis... des années. Elle me va encore très bien, trop bien, pourtant le rouge n'est pas ma couleur.

Un jour de printemps, il y a quelques années, ma tante Hélène m'avait dit : « Tiens, essaie cette robe. Elle ne me va pas, toi, tu es jeune, elle t'ira mieux ». Effectivement, elle était parfaite, elle me mettait en valeur. Je tournais sur moi-même comme une petite fille qui joue à la princesse devant le miroir. Et je suis repartie avec. Depuis, elle est associée à des bons moments de ma vie : des soirées chaleureuses avec des amis, une rencontre amoureuse, le mariage d'une amie... mais ce soir où je ne sais pas quelle idée j'ai eu de la porter. Là, je me sens nue avec cette robe trop voyante qui colle à mon corps. Si seulement j'avais pris le grand foulard de soie que m'a offert ma belle-sœur, je le mettrais sur mes épaules, ou même un grand gilet pour m'y cacher.

Bien sûr, il suffirait de descendre de ce tabouret, de dire « Bonsoir » et de se diriger avec assurance vers la porte. Mais de l'assurance, je n'en ai pas.

C'est quoi ce bar ? Un lieu de rendez-vous pour espions ? Un repaire de la mafia ?

Mon compagnon est toujours silencieux, je pourrais moi aussi engager la conversation, mais rien en lui ne m'y incite. Je ne parviens pas à faire le lien entre cet homme taciturne et la voix au téléphone. Peut-être va-t-il mal ? Oui mais ce soir, je ne suis ni psy, ni mère Térésa. Je ne ferai pas d'efforts.

« Il me semble que je vous ai déjà croisée, me dit tout à coup le barman en me regardant. Oh, tu parles ! me dis-je en moi-même.

- Peut-être, à la fac ou au théâtre, je suis étudiant, je travaille ici de temps en temps, et en ce moment, j'ai un petit rôle dans une pièce, salle Molière.

- Peut-être à la fac.

- Je suis en licence de lettres. Je suis sûr, c'est là-bas que je vous ai vue.

- Oui je donne quelques cours.

- Ça y est ! J'ai trouvé, vous discutiez avec mon prof et vous aviez cette robe rouge.

- Ah oui, alors c'était le jour où nous avons fêté le départ en retraite d'un collègue. Mais dites-moi, c'est vraiment calme dans ce bar, c'est toujours comme ça ?

- Ah, non, alors. Dans la journée, il y a beaucoup de monde, de la musique à fond et comme c'est grand, certains dansent. Revenez en journée ! »

Et la conversation continue, nous parlons des études, de la musique. Il est amusant, il a de l'humour et il a l'âge de mes fils.

« Bon, je vais fermer, mais avant je dois tout ranger ».

Je me tourne alors vers l'homme avec qui j'avais rendez-vous. Il a suivi la conversation, il me sourit et dit : « Merci d'être venu ! », puis il se lève et s'en va.

Je souris et m'amuse de la situation. Quelle soirée étrange ! Tout a été surprenant et imprévu.